





# **L'IMPOSTURE DE LA LICORNE**

De la même auteure :

Si tu revenais (novembre 2020)

Pour que tu m'aimes un peu (mai 2021)

Les fourberies du poisson rouge (octobre  
2021)

Il a neigé sur mon île (décembre 2021)

Le rire du flamant rose (avril 2022)

L'imposture de la licorne (août 2022)

La malice de l'écureuil (février 2023)

L'ironie du panda (juin 2023)

Le hasard des sentiments (2023)

Mélanie Rafin

# **L'IMPOSTURE DE LA LICORNE**

Roman

Réalisation de la couverture :

Plumélanie © 2022 Tous droits réservés

[www.plumelanie.fr](http://www.plumelanie.fr)

[plumelanie22@gmail.com](mailto:plumelanie22@gmail.com)

Crédits photos : istock.com / Auteur : Jungle Out There

Correction :

Florence Clerfeuille – [fclerfeuille@amotsdelies.com](mailto:fclerfeuille@amotsdelies.com)

AVERTISSEMENT :

*Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.*

***Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées de l'auteur.***

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : **979-10-424-0535-9**

## Prologue

### ÉLISE

*Cinq ans plus tôt...*

Je n'avais jamais remarqué que les lumières de la ville se composaient d'autant de nuances de couleurs. Les différentes teintes de jaune se mêlent aux orange dans une danse quasi hypnotique sur le plafond de ma chambre. Je peux presque compter le nombre de voitures qui sont passées auprès de l'appartement, ces dernières minutes. D'ailleurs, depuis combien de temps suis-je contrainte d'observer la valse lente des éclairages citadins ? Je tourne doucement la tête vers le radio-réveil : 23 h 15. Ouh là ! Je crois que cette blagounette a bien trop duré. Je tente de me remémorer les étapes

précédentes pour évaluer le moment où je dois décemment la stopper.

21 h : début des commandes de margaritas (la question de la quantité reste indéterminée). 21 h 45 : gesticulations improbables avec Sophie autour d'une barre fictive de pole dance sur un tube classe nous assurant de conserver toute notre dignité. Cette nana danse réellement comme une star. Ses hanches suivent naturellement les notes de musique. Bon, OK ! Peut-être que je dois envisager la possibilité que le nombre de cocktails ingurgités ne me permette pas de juger objectivement de ses capacités. À cet instant, je suis d'ailleurs persuadée de dégager du sex-appeal malgré le reflet de mon énorme tignasse hirsute que j'aperçois s'agiter de manière totalement erratique dans le miroir face à moi. 21 h 47 : j'accompagne ma chorégraphie d'un solo vocal divin. *« L'amour a tellement de visages, à toi d'ouvrir les yeux, est-ce que tu envisages... Toutes les femmes de ta vie en moi réunies, ton âme sœur, ton égarée... »*<sup>1</sup> et pile à ce moment crucial des paroles de cette douce mélodie, mon visage percute le torse d'un Lucas hilare. 21 h 50 : je me rassieds devant mon breuvage, entourée désormais de plusieurs de nos collègues de promotion. Je tente de reprendre une allure

---

<sup>1</sup> Bon, si je dois, déjà, à ce stade vous éclairer, je m'inquiète sérieusement pour votre manque de culture musicale. Pour cette fois, admettons que vous n'étiez pas prêts. Il s'agit bien sûr de la chanson *Toutes les femmes de ta vie* interprétée par les L5. Et pour tous ceux qui vont garder cette musique dans la tête toute la journée, ne me remerciez pas... C'est cadeau !

acceptable. Ces messieurs ne me connaissent que depuis deux mois et seulement dans un contexte scolaire. Je doute qu'ils eussent visualisé la sérieuse Élise toujours au premier rang capable de se déchaîner à ce point. 22 h 30 : il est décidément très chou, ce Lucas. Malgré mon accueil plus que ridicule, il ne m'assène aucune remarque et poursuit son opération séduction entamée depuis déjà plusieurs semaines sur les bancs de l'amphithéâtre entre deux déclinaisons latines. Je n'écoute pas un traître mot de ce qu'il me raconte et ne peux m'empêcher d'imaginer sa bouche charnue se balader sur ma peau. Une petite fossette absolument charmante se forme sur sa joue droite quand il sourit timidement. Et j'aimerais remplacer ses mains lorsqu'elles tentent de remettre de l'ordre dans sa touffe de cheveux totalement désorganisée. 22 h 35 : nous n'allons pas tergiverser encore dix ans. J'attrape le beau gosse par le cou et approche suffisamment mes lèvres des siennes pour lui permettre de conclure. Je m'en voudrais de lui retirer cette impression de victoire dont tout homme a besoin pour satisfaire son instinct de chasseur. Il s'exécute sans se faire prier et commence avec une lenteur exaspérante un baiser d'une douceur infinie. Mon Dieu, que c'est pénible ! Allez, mon grand, un peu d'entrain ! 22 h 42 : tant pis pour le respect de la virilité du monsieur, je fourre ma langue dans sa bouche avec l'espoir de réveiller ses pulsions animales.

Je crois que finalement, c'est exactement à ce moment-là que je me suis fourvoyée. Le contact de sa langue râpeuse contre la mienne m'a induite en erreur. À partir de cet instant,

tout s'est accéléré. J'ai encore une fois permis à ma petite culotte de prendre le dessus sur mon cerveau et j'ai traîné le Lucas jusqu'à chez moi. J'ai déconnecté mon esprit à la perspective de laisser sa langue de chat se faufiler bien plus bas.

Voilà comment je me retrouve allongée dans mon lit, avec une tête de Lucas s'agitant entre mes jambes. Enfin, non ! Ce n'est pas le bon mot. Je ne suis pas en mesure d'expliquer ce qu'il tente de faire, mais c'est loin d'être vif et percutant. Il alterne entre de doux baisers tout autour de la cible et des sortes d'aspirations étranges. Je ne profite pas d'un seul coup de langue râpeuse, qui aurait pourtant pu remporter la partie en peu de temps. Je ne sais pas ce qu'il essaie de réaliser, mais il n'a certainement jamais réussi à faire jouir une femme avec cette technique. Depuis presque quinze minutes j'attends patiemment que le bonhomme laisse tomber le mode Dyson<sup>2</sup> bas de gamme pour envisager de se servir enfin de l'unique outil indispensable fourni par le bon Dieu à ces messieurs exclusivement pour le plaisir des dames. Pourtant, je ne l'encourage aucunement, en prenant bien soin de rester totalement silencieuse et impassible.

Bon ! Je dois mettre fin à cet intermède certes reposant, mais loin d'atteindre l'objectif de départ. J'attrape ses épaules tout en le repoussant à mes côtés. Je me retrouve rapidement à califourchon sur lui. Maintenant, je me dois d'éduquer

---

<sup>2</sup> Marque d'aspirateur haut de gamme. Bon, là, l'aspiration est bien loin de pouvoir provoquer autant d'effet.

quelque peu ce jeune innocent. Je lui souris et commence à embrasser son torse en descendant petit à petit vers son entrejambes. Je compte bien gratifier le Lucas, qui manque visiblement cruellement de pratique, d'une démonstration de mes talents. Mais lorsque ma bouche s'apprête à toucher au but, le monsieur me stoppe en chuchotant :

— Non, Élise. Je n'aime pas cela. Je trouve cette pratique bien trop avilissante pour les femmes.

Arrêt sur image. Je m'attendais à tout, mais pas à cette réplique. Mais attends, quel âge a-t-il, l'animal ? Depuis quand les hommes décident-ils de ce qui asservit une dame ? Il ne peut pas être rationnel. Il doit vouloir me faire rire. Je relève un regard interrogateur vers lui. Ah ! Non ! Il est complètement sérieux et semble même paniqué en fixant ma bouche bien trop proche de son entrejambes. Je suis tellement abasourdie que je le laisse me tirer doucement vers lui et se positionner tranquillement au-dessus de moi.

Pour la quinzième fois au moins depuis notre arrivée dans mon appart, il prononce cette phrase insupportable :

— Tout va bien pour toi ?

Que dois-je répondre ? Le oui timide paraît être le plus approprié pour coller à l'image que les hommes d'aujourd'hui semblent avoir des femmes, ces petites choses fragiles que l'on doit protéger. Pourtant, je meurs d'envie de lui balancer un bilan bien plus acerbe de mon état d'esprit actuel : « Écoute, mon cher Lucas, je viens de passer un quart d'heure à observer le plafond pendant que tu embrassais ma chatte

comme si elle se rapprochait de la joue de ta grand-tante Mireille. Puis, non content de ne pas être en mesure de t'occuper correctement de l'endroit le plus important de mon anatomie, tu décides de ce qu'il est acceptable ou pas de pratiquer pour une femme. Tu me relègues donc au rang de petite chose fragile que l'on doit protéger, y compris contre ses propres instincts de perverse qui la poussent à réaliser des actes contre nature. Maintenant, tu t'installés sur moi en malaxant mes seins comme on s'acharne sur une manette de jeux vidéo en pleine partie de *Mario Kart*. Non, Lucas, tu n'arriveras pas à éviter les peaux de banane se dressant sur ton trajet en appuyant plus fort sur mes tétons ! Je suppose que désormais tu projettes d'entamer un tendre et tolérable missionnaire qui te permettra de libérer ta semence en ayant la certitude de ne pas avoir souillé ma vertu. »

Bingo ! Après une énième vérification de mon consentement éclairé (je suis d'ailleurs fort étonnée qu'il n'ait pas prévu un document à me faire signer), Lucas commence des va-et-vient d'une lenteur insupportable, accompagnés et rythmés par les sons gutturaux émanant de sa gorge.

Bien évidemment, le coït terminé, il s'empresse de se positionner à côté de moi, il m'attire contre lui et débute un lissage de tignasse tout aussi doux que le reste de notre copulation. Affligeant !

Voilà ! Voilà ! Certes, je n'ai que 19 ans, mais je m'interroge déjà. Où sont partis les vrais messieurs ? À quel moment sont-ils tous devenus des marshmallows

insupportables ? Où est passé le bon vieil homme de Cro-Magnon qui tirait sa femme par les cheveux pour la sodomiser au gré de ses envies ?

Je crois que je suis définitivement née dans la mauvaise époque.



# 1

## ÉLISE

*Mais pourquoi ?*

À quel moment ai-je pu penser que c'était une super idée d'écouter Sophie, lorsqu'elle m'a assuré détenir LE secret pour me vider la tête ? Pourtant, je le sais, que nos caractères et nos envies sont diamétralement opposés. Au cinéma, elle choisit systématiquement la dernière comédie romantique sortie, aussi gnangnan que dégoulinante de bonnes ondes, quand je me rue avec délectation sur les films d'action bien bourrins. D'ailleurs, je m'interroge sincèrement sur la santé mentale de mes congénères féminines. Comment peuvent-

elles poursuivre leur petite vie terne lorsqu'elles viennent de visionner une œuvre cinématographique dans laquelle un homme peut provoquer dix-huit accidents de voiture dans tout Londres, coaché par sa bande d'amis déjantés pour s'assurer de parvenir à te déclarer sa flamme devant toute l'Angleterre<sup>3</sup> ? Elles ne peuvent que déprimer quand des Roger ou autres Boris tentent de les fourrer dans leur lit avec des phrases du style : « Ton père est un voleur. Il a piqué toutes les étoiles du ciel pour les mettre dans tes yeux », accompagnées du petit clin d'œil de chacal qui signifie juste : « Tu es bonne, on baise ? » Cela fait bien longtemps que j'ai compris que je ne pouvais pas espérer grand-chose de la gent masculine. Je préfère donc m'abstenir de rêver en plongeant dans une romance fictive. Au moins, avec un bon Bruce Willis, je m'assure de ne pas être déçue et de voir de vrais hommes en action.

Donc comment ai-je pu faire confiance à Sophie pour savoir ce qui me permettrait de faire le vide dans ma tête ? Cette fille est une crème, mais tellement loin de ma réalité, comme la plupart des autres nanas d'ailleurs quand j'y pense. Bref. Mon amie est aussi grande que je suis petite et sa peau est aussi pâle que la mienne est bronzée. Et elle vit dans un monde peuplé de licornes et de paillettes roses qui gravitent autour de son auréole d'ange.

---

<sup>3</sup> Non, ne comptez pas sur moi pour vous éclairer. Il s'agit de LA comédie romantique que vous n'avez pas le droit de ne pas avoir vue ! Non, mais !

À quel moment me suis-je montrée assez idiote pour la suivre et me geler les miches aux aurores ? Grâce à mon incrédulité, je me retrouve un dimanche à 10 h du matin à suer comme un bœuf dans le parc Saint-Vincent en courant après je ne sais quoi pour je ne sais quelle raison. Je peux relever tellement d'incohérences dans cette situation que je ne sais même pas par où commencer. Déjà, qui se lève à cette heure le jour du Seigneur ? Personne ne respecte donc plus rien ? En temps normal, je suis couchée depuis trois petites heures maximum. Ces six derniers mois, à défaut de trouver un poste satisfaisant malgré mes cinq années d'études, j'ai choisi de devenir la reine des nuits perpignanaises. Si je suis un jour obligée de vendre mon corps pour payer mon loyer (ce qui ne devrait pas tarder d'ailleurs vu le nombre d'appels que je reçois de mon banquier excédé chaque jour !), je préfère avoir profité de mes dernières années d'innocence. En même temps, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Comme dirait ma mère, avec toute la bienveillance qui la caractérise : « Tu as choisi de perdre cinq ans de ta vie à étudier les lettres modernes, alors, maintenant, ne viens pas te plaindre ! Qu'est-ce que tu croyais trouver comme vrai métier en analysant les figures de style d'auteurs inconnus ? Nous te l'avons répété mille fois, ton père et moi : ce n'est pas en cumulant les diplômes que l'on apprend à travailler ! » Etc., etc. Sa tirade peut durer pendant une bonne demi-heure sans aucune interruption. C'est quand même touchant autant d'amour, de compréhension et de soutien maternel !

Autre incohérence du jour et non des moindres : j'exècre toute forme de sport. L'idée même de sentir la plus minime goutte de sueur se frayer un chemin sur n'importe quelle partie de mon corps me révolse. Par ailleurs, à part de la souffrance, je n'ai jamais saisi ce que la course pouvait bien apporter.

Après vingt minutes à faire semblant de courir derrière Sophie, je décide de m'arrêter au moment où son fessier disparaît dans un virage. Elle pensera que je galope très doucement. Et puis, « fuck » les endorphines et compagnie. J'ai surtout besoin de respirer. Ces dernières semaines m'ont plus qu'éprouvée.

Déjà, voir ma meilleure amie souffrir comme jamais puis partir du jour au lendemain avait bien amoché mon petit cœur fragile. Mais voilà qu'à présent, ses parents, persuadés que j'en sais bien plus que je ne veux bien le dire sur la destination de leur fille vénérée, me convoquent pour me tirer les vers du nez. Je vais donc devoir me rendre au domaine viticole familial pour répondre aux demandes de deux géniteurs à la recherche de leur héritière qui s'est gentiment fait la malle. Ma chère Laure, je t'adore, mais là, tout de suite, maintenant, j'ai bien envie de t'arracher les yeux. Je sais qu'elle n'avait pas le choix. Son départ était une question de survie. Néanmoins, porter seule son secret était déjà bien compliqué face à son amoureux, alors je crains fortement l'interrogatoire qui m'attend ce midi.

Heureusement que ma Laure ne m'a donné qu'une vague idée de sa destination et ne m'a laissé aucun moyen de la joindre. Elle m'a juste appelée avant de disparaître pour m'expliquer les raisons de son départ en m'assurant qu'elle souhaitait prendre du recul, mais qu'elle me téléphonerait dès qu'elle se serait posée. Au moins, je ne risque pas de la trahir.

Un banc providentiel se dresse devant moi. Je m'affale dessus et tends le visage vers les rayons bien chauds du soleil. En cette fin de printemps, le vent devient de plus en plus torride et la moiteur caractéristique de la ville est déjà peu supportable. Néanmoins, je pense que notre belle cité ne peut pas être blâmée. Peut-être que mes quelques gesticulations censées ressembler à un footing sont responsables de cette sensation d'humidité poisseuse qui imprègne tout mon corps. Décidément, le sport est une invention absurde de bobos dont la vie bien trop facile demande à retrouver un peu de souffrance !

Mon répit dure peu de temps. À quelques mètres de moi, j'entends la douce voix de mon amie vociférer des paroles ayant certainement pour objectif de me faire réagir. Surtout, ne pas bouger ! Je garde les yeux fermés et la tête relevée vers le soleil sans broncher. La tendre mélopée se rapproche bien trop près de moi pour que je puisse l'ignorer encore bien longtemps. Dommage ! Je me décide enfin à me reconnecter à mon environnement et tombe nez à nez avec une Sophie dégoulinante qui poursuit sa course en mode statique tout en continuant à m'incendier :

— Élise, tu exagères ! Nous avions prévu un parcours de quarante-cinq minutes et tu flanches alors que nous n'avons même pas réalisé la moitié. Allez ! Bouge-toi ! Ton corps te remerciera !

— Ah ! Mais c'est là que tu te plantes, ma grande ! Mon body et moi avons une relation de confiance très bien établie et une immense capacité de communication. Et je peux t'assurer que le sport ne fait absolument pas partie de ce qu'il apprécie. Ce petit est habitué à un traitement nettement plus doux à base de vin et autres cocktails. La seule activité physique qu'il tolère consiste à se trémousser sur des musiques improbables après avoir ingurgité lesdits breuvages cités précédemment. Là, tel que tu nous vois, nous sommes en plein conflit. J'ai d'ailleurs dû cesser cette torture tant il me signalait son mécontentement par diverses douleurs diffuses.

— N'importe quoi ! Tu vas donc me maintenir que tu aurais souhaité continuer, mais que tu ne peux pas par pur respect pour les demandes de ton corps ?

— Exactement ! Je suis ravie que tu me comprennes. Maintenant, arrête de m'agresser avec ton énergie épuisante et assieds-toi près de moi. J'ai besoin de décompresser cinq minutes avant d'entrer dans l'arène.

Malgré ses multiples grognements et autres soufflements, Sophie s'exécute et nous restons ainsi silencieuses durant un long moment. La sonnerie de mon téléphone nous extrait de notre coma. Qui est l'imbécile qui a inventé les rappels automatiques sur les mobiles ?

Bref, je prends rapidement congé de mon amie qui semble bien déterminée à reprendre son jogging. Pourquoi ? Aucune idée !

Une heure plus tard, je ressors de mon appartement, débarrassée de cette odeur pestilentielle visiblement rattachée à toute activité sportive. Après le petit coup de fesses indispensable, je parviens enfin à ouvrir la portière de ma voiture. Comme chaque fois que je m'installe au volant de ma vieille Clio, je croise les doigts pour qu'elle daigne démarrer. Même si j'ai bien conscience de la quantité de réparations à effectuer afin qu'elle puisse rouler normalement, je ne dispose pas du moindre centime pour m'en occuper. À moins de me décider à vendre un rein, ma titine va devoir y mettre un peu du sien pour survivre. Le solde de mon compte en banque affiche un découvert tellement énorme que je n'ose plus retirer de liquide au risque de voir ma carte bancaire se faire avaler.

Bon, on oublie les emmerdes quelques heures. Je vais avoir suffisamment à faire avec la pression qui m'attend au domaine de La Blanche. Je profite du trajet dans la campagne perpignanaise pour parfaire ma stratégie. Je dois jouer la naïve qui ne comprend rien au départ de Laure et qui n'a bien sûr aucune idée de l'endroit où elle se trouve aujourd'hui. Même si la mère de Laure est flippante, j'appréhende encore plus le regard inquisiteur de son père. Je sais à quel point il avait fondé tous ses espoirs sur sa fille adorée pour reprendre les

rênes du vignoble. En disparaissant, mon amie les force à chercher une autre solution pour envisager leur retraite.

Je vais donc devoir faire face à deux vieux aristocrates encore plus excédés de ne pas transmettre leur domaine à leur progéniture qu'attristés par la disparition de cette dernière. La noblesse est décidément un monde à part dont les codes sociaux m'échappent totalement. Mais je suis peut-être mauvaise langue. Les parents de Laure souhaitent certainement me voir, juste parce qu'ils sont inquiets pour leur fille.

Depuis presque cinq minutes, je roule au milieu des vignes et l'odeur caractéristique du raisin encore vert embaume l'habitable. L'immense portail apparaît enfin en face de moi. Je prends une grande inspiration avant de m'approcher. Je n'ai pas besoin de sortir de ma voiture. Le petit voyant rouge de la caméra surplombant la grille s'allume et la barrière s'ouvre instantanément. Au moins, je suis visiblement attendue. Youhou !

J'avance aussi lentement qu'un condamné se dirigeant vers la chaise électrique. Ma Clio envisage à plusieurs reprises de caler tant je me traîne. Je me stoppe devant l'immense escalier principal. Je ferme les yeux et prends une grande inspiration. Je tends la main vers la poignée de ma portière, à l'aveugle. Peut-être que si je ne les regarde pas, ils vont oublier que je suis arrivée ?

D'un coup, mon corps se retrouve propulsé vers le sol. Mais pourquoi et comment ma portière a-t-elle disparu ? J'ouvre enfin les yeux et observe la paire de chaussures la plus étincelante que j'aie eu l'occasion d'admirer... Du moins d'aussi près. En même temps, difficile de faire plus proche : mon nez frotte quasiment contre le cuir. J'ai donc chuté grâce à l'intervention d'une tierce personne. Merci bien, l'inconnu ! Ma veste à l'origine rose poudré doit désormais avoir pris une teinte marronnasse douteuse. Deux grandes paluches me relèvent d'un geste ferme et vif. Je bondis littéralement avant de retrouver un semblant d'équilibre sur mes jambes bien flageolantes. Mon visage face à une armoire à glace vêtue d'une chemise blanche ultra bien repassée accompagnée d'une fine cravate noire, j'évite de remonter le regard plus haut. Je connais cette montagne de muscles et ce torse aussi attirant qu'une tartine de Nutella après une semaine de jeûne. Et merde ! Il ne manquait plus que lui pour augmenter encore mon anxiété. Pourtant, j'aurais dû me douter qu'il serait présent. Je réfrène une folle envie de m'asséner plusieurs claques et prends enfin mon courage à deux mains en relevant les yeux vers le géant qui me fait face. Même s'il conserve une stature et une expression aussi professionnelles qu'impassibles, je repère son amusement au fond de ses prunelles grises.

— Madame Louvence, je suis ravi de vous revoir. Je vais annoncer votre arrivée auprès de monsieur et madame de

Berneville. Dois-je vous laisser quelques minutes pour retrouver votre équilibre ?

Malgré un ton totalement neutre, ses yeux en disent long sur son désir de m'humilier davantage. Je touche machinalement mes poches à la recherche de tout objet pouvant faire office de projectile. Je meurs d'envie de lui faire ravalier son petit sourire en coin. Je me contente d'une explication laconique :

— Cher Stephen, je vous remercie, mais je vais m'annoncer seule. Occupez-vous plutôt de garer ma voiture. Il me semble que cela se rapproche d'ailleurs davantage de vos attributions.

Sans prendre le temps d'attendre sa réponse, je lui tends mes clefs et tourne les talons en direction de la grande porte d'entrée. Même si je meurs d'envie de le fixer pour m'assurer que ma modeste remarque cinglante aura eu son petit effet, je m'abstiens. Je ne lui ferai pas le plaisir de penser que je peux me soucier de quelque manière que ce soit de ses réactions et états d'âme.

Je respire un grand coup et tente de sortir de mon esprit les images de Stephen qui prennent bien trop de place. Son style d'Irlandais bourru pourrait faire chavirer n'importe quelle nana. La première fois que je l'ai rencontré, il y a deux ans, je lui trouvais un petit côté sosie de Gerard Butler<sup>4</sup>. Mais dans

---

<sup>4</sup> Gerard Butler... Mais si, vous savez bien qui il est ! Il joue dans le film cultissime *P.S. I Love You*. Si vous ne l'avez pas vu, filez acheter une

ce laps de temps, j'ai eu tout le loisir de l'observer davantage et sa stature de Superman le rend nettement plus sexy que cet acteur pourtant déjà bien mangeable. Avec des mains aussi immenses, il doit pouvoir envelopper sans souci mon sein malgré mon 95D. Je me demande si toute son anatomie est proportionnée à sa carrure. Zut ! En dépit de ma proximité avec ses panards, je n'ai pas évalué la taille. Néanmoins, tout le monde sait que grands pieds égale... grandes chaussures, mais pas seulement ! Ça suffit, Élise ! Même si ce mec était un dieu grec, tu es censée te concentrer sur autre chose aujourd'hui. De plus, il t'a toujours regardée comme une gamine ridicule ! Alors, oublie-le et plus vite que cela !

---

grosse boîte de mouchoirs, installez-vous avec un bon plaid et de nombreuses sucreries et regardez-moi cette pépite !



## 2

### STEPHEN

*Mode professionnel enclenché...*

Donc là, tu comptes rester à fixer son postérieur certes plus qu'attrayant durant une heure ? Sérieusement, mec ! Ce n'est ni l'endroit ni le moment pour laisser de telles images traverser ton esprit ! Oui ! Bon ! OK ! Mais ce fessier qui danse à chaque marche franchie me captive. Plus forte que les plus grands professionnels, Élise pourrait hypnotiser une horde de mâles en rut juste en balançant son cul devant leur nez. Ce n'est pas réellement ma faute si je reste statique. Aucun homme normalement constitué ne pourrait demeurer

insensible à de telles formes. Je meurs d'envie de me jeter sur elle et d'empoigner ses hanches pour la coincer contre le mur de la bâtisse. Cette nana est clairement aussi baisable que tête à claques !

*Heu, mec... Nous sommes d'accord que tu la connais depuis au moins deux ans ? Donc en quoi ses formes pulpeuses constituent-elles une nouveauté dans ton paysage qui mérite de bloquer dessus pendant tout ce temps ? C'est bien une remarque de conscience bien trop posée et réfléchie, ça ! Apprenez, ma chère, que le corps a ses raisons que la raison ignore. Et avant que tu ne joues les rabat-joie, je précise que je suis au courant que l'expression de départ n'est pas celle-là. Mais tu es bien placée pour savoir que cela fait bien longtemps que mon cœur n'est aucunement concerné par quelque décision que ce soit.*

Bref ! Même si madame la conscience m'agace, elle n'a pas totalement tort. Je ne suis pas ici pour laisser autre chose que ma tête prendre le contrôle. Je me dois de rester professionnel. D'autant plus que cette petite conne, aussi sexy qu'insupportable, a tenté de me remettre à ma place avec un panache indéniable ! Évidemment, je ne pouvais pas me permettre de rétorquer comme je le souhaitais, mais ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué. Même si elle m'agace profondément, je dois reconnaître que cette nénette n'est pas dépourvue de répartie en toutes circonstances.

Bon, maintenant, je dois ranger son tas de boue au plus vite. M'installer au volant de cette épave me coûte, mais je

m'exécute le plus rapidement possible et reviens vite vers le château. Depuis le départ de cette charmante et pénible Laure, je dois assurer la sécurité du domaine. *Bien sûr, Stephen ! Tu veux rentrer, exclusivement pour faire ton devoir. Tu n'envisages pas du tout de rester à observer encore la petite Élise durant son repas avec tes patrons !* Chut ! L'un n'empêche pas l'autre. Depuis quelques semaines, les de Berneville flippent complètement. Ils souhaitent me garder en permanence dans leur champ de vision. J'ai le sentiment que le départ de leur héritière les a rendus totalement paranos. Pourtant, je crois bien avoir compris, même si le sujet est devenu plus que tabou, que leur fille a disparu de son plein gré.

Le truc censé servir de voiture à Élise garé avec les véhicules du domaine, je retourne à grandes enjambées vers le château. Je pénètre le plus discrètement possible dans l'immense entrée et me dirige vers les voix qui s'élèvent du côté du petit salon. Je reste près de la porte entrouverte quelques minutes pour tenter de saisir la teneur de la conversation. Le doux chant de madame de Berneville monte dans les aigus. Elle semble avoir conservé son ton toujours aussi sec et flippant :

— Ma petite Élise, je crois que vous êtes la meilleure amie de Laure depuis deux ans maintenant. C'est bien cela ?

Je ne parviens pas à entendre la réaction, mais je suppose qu'Élise acquiesce puisque la patronne reprend.

— Nous n'allons pas nous mentir, ma chère ! Vous savez pertinemment où s'est réfugiée Laure !

Je profite du silence qui suit cette remarque qui n'était pas une question, mais qui attend pourtant clairement une réponse, pour entrer dans la pièce. Comme d'habitude, monsieur de Berneville, occupé à lire son journal, s'est installé sur son fauteuil et ne semble pas prêter attention à la conversation qui se déroule devant lui. Ce type est un stéréotype sur pattes du noble fier de l'être. Petit polo blanc, bermuda crème et chaussures bateau, il reste assis, le dos bien droit, sans broncher. Je suis employé au service de la famille depuis plus de trois ans et je ne crois pas l'avoir un jour croisé débraillé ou ne serait-ce qu'un tout petit peu moins apprêté. Ce mec ressemble davantage à une statue de cire qu'à un humain tant il s'assure en permanence d'afficher une tenue parfaite. Mais je considère que ce n'est pas réellement de son fait. Tous les aristocrates que j'ai pu rencontrer sur le domaine se comportent de cette manière. Je pense qu'ils sont élevés pour maintenir une apparence convenable en toutes circonstances. Je me demande même si le club de la noblesse n'a pas homologué une position pour dormir permettant de conserver chaque mèche de cheveux à une place prédéfinie avant le coucher.

Quant à madame de Berneville, évidemment, elle est dotée d'une option identique de repassage intégré, mais retient plus difficilement ses émotions. Assise sur le fauteuil adjacent à celui de son mari, elle dévisage Élise, des éclairs dans les

yeux. Malgré sa posture détendue habituelle, tout son être transpire l'agacement.

Je tourne mon regard vers Élise qui se recroqueville sur sa chaise et fixe ses pieds. Eh bien, dis donc ! Elle est bien loin, la petite impertinente, pédante et sûre d'elle. À cet instant, elle ressemble davantage à une bête blessée apeurée face à un chasseur prêt à l'achever. Néanmoins, elle relève ses yeux noirs vers son bourreau du jour et après avoir empli ses poumons d'une grande bouffée d'oxygène, prend enfin la parole :

— Madame de Berneville, je comprends tout à fait que vous soyez affectés par le départ de Laure. Mais j'imagine qu'elle vous a écrit une lettre vous demandant de la laisser vivre sa vie. Je pense que sa fuite était nécessaire à sa survie. En tant que mère, je ne doute pas que vous souhaitiez le meilleur pour votre fille. Elle ne m'a pas dit où elle se trouvait et je crois que vous devriez respecter son choix. Elle réapparaîtra peut-être un jour.

Elle a littéralement vomi sa tirade sans prendre le temps de respirer. Elle ne lâche pas madame de Berneville des yeux. Un combat de regards s'enclenche immédiatement. C'est qu'elle a du cran, la petite ! Ma patronne fulmine intérieurement et s'apprête à lui asséner le coup de grâce. Pour la première fois depuis des années, je ressens un besoin impérieux de protéger une femme. Élise va se prendre la foudre de la de Berneville en pleine tronche. J'ai presque envie de lui faire signe de fuir, mais je n'ai pas le temps